

Jacques Malaterre

Les derniers secrets de l'Humanité

Coulisses  
d'un tournage en Chine

**EXTRAIT**

Éditions Glyphe

© Éditions Glyphe. 2023  
85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris  
[www.editions-glyphe.com](http://www.editions-glyphe.com)  
ISBN 978-2-35285-152-3

## UN ÉQUIPAGE CHINOIS

*« Homme libre,  
toujours tu chéviras la mer. »*

Charles Baudelaire

**A**PRÈS TROIS SEMAINES DE VIE monastique : des gens. Ils parlent une langue tellement étrangère qu'elle est un prolongement à mon silence. Cette foule aux yeux bridés gagnée par la modernité n'a rien à voir avec celle de 94. C'est une Chine à hauteur d'homme, pleine d'une émulation joyeuse qui me semble de bon augure.

Les directeurs de production basés en France avaient insisté pour que j'emmène ma garde rapprochée, les chefs de postes avec lesquels j'avais fait *L'Odyssée*, *Homo Sapiens* et *Le Sacre de l'Homme* : chef op' et premier assistant. « Non merci, c'est à moi d'aller vers la Chine. » À sujet chinois, équipe chinoise. « C'est de la folie » rétorquent-ils. Le Covid m'aida à leur faire lâcher prise. Je me réjouissais de travailler avec des talents du pays.

À mes côtés, une seule française : Natacha Devillers, productrice exécutive. Une grande blonde aux yeux bleus d'origine hollandaise qui réside en Chine depuis

de nombreuses années. Nous avons beaucoup échangé par Wechat pendant la quarantaine pour préparer le terrain et Natacha sera pendant six mois mon sésame vers l'altérité. Elle parle putonghua couramment ; sa présence me rassure. Pourtant je sens qu'elle a un fonctionnement différent du mien. Je marche à l'affectif. Pas elle. Ni chaleureuse ni festive, elle se méfie sans doute de mon côté sanguin et instinctif. Mais la vie l'a mise là et il faut tirer le meilleur de notre collaboration. Pierre Devert, diffuseur-producteur moitié anar' et sans compromis qui laissait sa bagnole en travers de la rampe d'accès du parking de France Télé quand il avait oublié de réserver une place et sans qui je n'aurais peut-être jamais fait de fictions, me disait souvent avec un sourire dans les yeux : « Toi tu sais faire un film pour ou contre quelqu'un. L'entre-deux, connais pas. »

Premier jour de liberté, Natacha me présente les talents qu'elle a présélectionnés. Tout en traduisant, elle cherche à comprendre ma façon de faire sans jamais m'imposer un tel plutôt qu'un autre. En toute transparence, nous faisons l'inventaire des troupes : des professionnels du cinéma à l'écoute et disciplinés, mais comme beaucoup ignorants en matière préhistorique. Mais qui pourrait leur en vouloir ?

Deux semaines studieuses sont ainsi consacrées à la formation du noyau dur : une dizaine de personnes. Les entretiens s'enchaînent au bar de l'hôtel. Je rencontre les uns et les autres, les sens à l'affut. Les mots de Bartabas sur le tournage de Mazeppa me reviennent : « Tout le monde est sympa autour d'une tasse de café. Ce n'est que dans l'action que l'on sait à qui on a à faire. » Les actes avant les mots : sagesse de tzigane.

Le scénario sert de base de débroussaillage. Traduit en France, il montre les chausse-trapes de la langue chinoise : le casse-tête des dates notamment et la richesse des idéogrammes. Sens et contre-sens. La traduction peut trahir. On m'avoue qu'« aucun Chinois ne parle vraiment chinois ». La langue compte effectivement 50.000 idéogrammes ! Nous ferons malgré tout un effort de compréhension mutuel, avec sérieux et application. Comme sur tous les films, le scénario subira de nombreuses retouches, y compris en cours de tournage.

Le scénario n'est pas le film, c'est un chemin vers le film. Une ébauche, de l'argile à modeler. Certains scénaristes aigris refusent cette évidence quand d'autres en ont fait leur fer de lance. Il faut du talent et beaucoup de souplesse pour accoucher d'un chef-d'œuvre. Libre ensuite aux acteurs et à leur metteur en scène de trouver la note juste. Trois ingrédients font un bon script : l'émotion, l'émotion et l'émotion. Peu de mots. Beaucoup de situations. Le dialogue ne doit jamais redonder l'action au risque de lui faire perdre sa force. Un bon acteur aura tendance à couper les dialogues jusqu'à l'épure. Clint Eastwood a ainsi créé des scènes mythiques avec une ligne de texte. Les enjeux passent par un geste, un regard. Son coupé, le récit se tient. La vie intérieure du personnage est palpable. De là part l'émotion. Un scénario de qualité offrira donc plusieurs niveaux de compréhension, la réalisation consistant à faire entendre ce qui n'est pas écrit. Comme dans la vie, ce qui se joue au fond n'est jamais nommé.

Entre deux réunions : coup de massue. J'apprends la défection du chorégraphe et du maquilleur : Craig

Morris et Adrien Morot, mes partenaires de toujours. Une expertise unique au monde, acquise film après film. C'est une perte majeure que je doute à ce moment-là de pouvoir compenser par des talents chinois...

Le langage préhistorique passe par le corps. Mi singes mi hommes, comment bougeaient nos ancêtres ? Millénaire après millénaire, de quoi avaient-ils l'air ? Quels étaient leur corpulence, les traits de leur visage : maxillaires et arcades sourcilières ? On sait par exemple que la perte des poils, concomitante en tous points du globe, n'est pas seulement due à l'apparition du vêtement mais aussi à la transpiration des chasseurs... Le diable est dans les détails. Une extrême rigueur est de mise. Caricaturer Homo Erectus ou Homo Sapiens, c'est tomber dans le nanar...

Le chorégraphe qui devait me rejoindre est un acteur-danseur Sud-africain ayant vécu plusieurs jours dans une cage avec des babouins pour incarner l'un d'eux. Un Afrikaner franc du collier. Une perle. Au fil des films, nous avons établi ensemble une charte sur l'évolution du geste en fonction de l'anatomie de nos ancêtres. Chaque mouvement préhistorique enseigné aux acteurs était ainsi au préalable validé par des scientifiques. Sans lui comment faire ? Après une semaine de quarantaine dans son pays d'origine, Craig se retrouve piégé par le variant Omicron. La Chine ferme les vols en provenance d'Afrique du Sud ; il m'appelle, désespéré : « Mon assistant a pu partir juste à temps ». L'homme montrera hélas trop de lacunes et sera congédié en cours de tournage. Je serai présent tout au long du training des comédiens avec l'aide d'une danseuse chinoise : Jia Lu.

Le maquilleur montre quant à lui moins de bravoure que Craig. Celui qui excelle dans l'art de faire des prothétiques plus vraies que nature déclare forfait. Canadien, Adrien Morot s'est laissé émouvoir par l'arrestation de ses compatriotes dans l'affaire Hua Wei. Sa copine taïwanaise lui a monté la tête « Tu finiras en prison comme les diplomates ». Il n'a ni les couilles de venir ni celles de me le dire en face. Il a pourtant fait quelques-unes de ses lettres de noblesse grâce à moi. Pire que le ghosting, Adrien se croit irremplaçable et dit ne pas pouvoir me recommander quelqu'un. Sa lâcheté et sa trahison me blessent plus encore que sa défection. On me savonne la planche. Sans maquillage, pas de film.

Ce métier est peuplé d'amnésiques. Des personnes que l'on a aidées et qui, passé quelques films, oublient le soutien d'hier pour se prétendre les meilleures. Combien me planteront des couteaux dans le dos ? Aujourd'hui j'en ai tellement que je me prends parfois pour un hérisson. Et ça ne m'empêche pas de continuer à aider les autres !

Le costumier ne sera pas non plus de la partie mais travaillera à distance. Je dois à Jean-Daniel Villermez les costumes d'AO, de Carmen et de Molière. Un talent fou, maintes fois primé. Quelques jours avant son vol – à l'approche du tournage : test positif. Covid diplomatique ? Jean-Daniel, qui a heureusement travaillé en amont du film, nous envoie ses croquis et suit les étapes de la fabrication par visio. Je devrai cependant faire mes choix sans lui pour les essayages et les dernières mises au point.

Pour l'heure, je me demande comment nous pourrions remplacer Craig et Adrien. Le navire quitte le port avec deux voies d'eau qui pourraient nous être fatales.

Forcé d'avancer à l'aveugle, je m'en remets aux Chinois. Pas à pas. Si le film se fait, ce sera grâce à eux. Or la pré-histoire leur demeure inconnue ; aucun n'a barré dans ce genre de tempête. Il faut tout réinventer. Comme pour L'Odyssée de l'Espèce, repartir à zéro. Remettre mon titre en jeu en me retrouvant dans les mêmes conditions qu'il y a vingt ans. Mais dans des délais si courts... Finalement, n'est-ce pas ce que je recherche à chaque film : être à poil, sentir le vent du canon, tout miser ? Le réalisateur n'est jamais aussi seul que lorsque le vent se lève. Alors, à la russe, je bois mon verre – de thé - cul sec, le jette par-dessus mon épaule, et plonge dans la Chine.

L'équipe se constitue.

Lances, silex, os, biface (« couteau suisse » de l'Homme de Pékin)... Le Chef décorateur doit confectionner tous les accessoires, car aucun loueur n'existe comme c'est le cas pour les films historiques. Near est un Chinois portant bob et lunettes. Petit et très sympathique, il vit avec une Française et baragouine anglais. Le courant passera tellement bien entre nous qu'il me cassera une côte sur le tournage...

L'assistant réalisateur est un Chinois venant des USA. Lei parle un américain parfait et ne comprends pas un traitre mot de mon anglais très approximatif...

Damin, le Chef opérateur ne parle ni anglais ni français. C'est un intello, rompu aux films d'intellos. Le genre à passer la journée sur un plan, quand il faudra en faire trente par jour. Comment savoir si le bonhomme sera assez souple et docile ? En charge de la lumière et d'une des deux caméras, il devra épouser mon énergie et ma

folie. Se marier à mon regard. Transmettre mon émotion. Donc mettre la focale à l'endroit désiré sans susceptibilité. S'il merde, la journée est foutue. Le Chef op' est à un film ce que le premier violon est à un concerto. Il interprète la partition que le réalisateur a dans la tête et dans le cœur. Un exercice imposé. Sans égo ni frustration, il doit suivre la mélodie. Fabriquer l'image telle qu'elle a été pensée, rêvée, en y ajoutant son talent et son âme. Un tandem. Entre nous, la confiance sera d'autant plus importante que je travaille sans retour vidéo : je ne veux pas voir ce qu'il filme. Je lui explique d'emblée ma méthode : « Beaucoup de réalisateurs restent derrière leur écran ; pas moi. Seuls l'assistant, le chef électro et l'ingénieur du son auront un petit retour vidéo. En tant que chef op, votre moniteur sera mis sous un drap noir. J'ai vu trop d'équipes bosser les yeux rivés sur leur écran. Sur mon plateau, on regarde les comédiens, en chair et en os ! » Le retour vidéo est à la direction d'acteur ce que le porno est à l'acte amoureux : un pis-aller. Aucune télé ne vaut un lit.

Toute équipe a son mouton noir. En l'occurrence, la directrice de casting. Dès le premier jour, je ne la sens pas mais impossible de m'en défaire ; Natacha y tient. Comme nombre de directeurs de casting, c'est une caricature de comédienne ratée. Donc aigrie. L'antipathie étant toujours partagée, elle ne fait aucun effort pour comprendre mes attentes. Elle affirme sans savoir. Intrigue et louvoie. Crée des problèmes pour faire mine de les résoudre ensuite. Les vidéos de pré-casting qu'elle me présentera seront toutes du même acabit. Pour elle, l'homme préhistorique est un imbécile

heureux. Usant de son pouvoir, elle essaiera plus tard de manipuler les comédiens. Peine perdue ! Ils sont devenus ma famille.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur le tempérament de cette personne, engloutie par le tsunami de la folle aventure du film. Et puis, qui sait si l'adversité que constituait sa présence ne m'a pas rendu meilleur.

Nouvelles défections.

La jeune femme pressentie pour devenir mon assistante personnelle rate son avion. À mes yeux c'est une faute rédhibitoire. Elle n'aura pas le job avec moi et travaillera plus tard avec Jean-Daniel, le chef costumier.

Natacha cherche une remplaçante. Pour des ex-étudiants en cinéma, c'est un job en or. Il n'y a pas de meilleure école que de suivre un réal' 24h/24. Francophones, certaines candidates profitent hélas de cette proximité avec moi pour se prétendre au-dessus des Chinois du cru et se montrer méprisantes à l'égard les acteurs. La Chine permettant d'engager et de virer des gens avec la même facilité, je changerai d'assistante aussi souvent qu'il le faudra. Un turnover précieux pour ne pas gripper l'ensemble du projet. En France, le statut d'intermittent offre en théorie la même souplesse mais personne n'ose... Natacha, soucieuse de me préserver, m'épaulera sans réserve et une Chinoise au même niveau d'anglais que le mien prendra finalement le poste : Menglin, 23 ans, comédienne, danseuse, top model et docteur en biologie !

Dernier à sauter du train en marche : un des patrons de Mac Guff, une boîte de 3D avec laquelle j'avais fait

L'Odyssée de l'Espèce, Homo Sapiens et Le Sacre de l'Homme. Une technicité hors pair. De faux poils plus vrais que les vrais. Mes films ont sans doute contribué un peu à la notoriété de Mac Guff mais, chemin faisant, mes amis ont perdu leur humour et leur goût du risque, cet esprit d'aventure qui rime si bien avec le talent. Barricadés derrière leurs millions, ils sont devenus procéduriers et frileux. L'associé qui devait me rejoindre se fait porter pâle : « Et si ma mère venait à mourir ? » Que lui répondre sinon que je pourrais aussi ne jamais revoir la mienne. Sur le plateau, un Américain résident en Chine remplacera le technicien de Mac Guff. Mauvaise pioche. L'homme est fatigué par la vie. Au regard qu'il porte sur la Chine, on se demande pourquoi il y vit. Je devrai là aussi me dédoubler pour faire une grande partie de son boulot. Loin de moi l'idée de me plaindre. Tel est le devoir du réal'.

Micros, attachée au projet depuis plus d'un an, déclarera forfait au moment du montage. Motif : pas assez de profit. Dire que dans ce métier, par le passé, parole valait contrat. Et l'honneur alors ? Je ne veux pas être de ceux qui disent : « C'était mieux avant » mais il faut bien reconnaître que la confiance avait du bon. Une jeune boîte ambitieuse reprendra le flambeau : Noïd. Tigre à dents de sabre, gigantopithèque, stégodon : sous le regard d'Antoine Balzeau et d'une paléozoologue, les infographistes insuffleront la vie à une mégafaune disparue en rebâtissant chaque détail anatomique : squelette, muscles, graisse, peau, poils, pli des babines, intensité du regard, saleté, humidité du pelage, cicatrices. Personnages à part entière, les animaux aussi ont un

vécu, une émotion... Les artistes de Noïd se montreront d'une incroyable réactivité. Merci à Chervin Shafaghi, chef de projet, de n'avoir pas seulement sauvé cette séquence mais de l'avoir magnifiée ! Les saltimbanques, dont je suis, n'ont pas tous disparus.

La perte du maquilleur fut elle aussi comblée in-extremis. Confiante envers les talents chinois, Natacha organisa un casting de grande envergure en commandant des essais payants à plusieurs ateliers de make-up basés à Shanghai et Pékin. Des techniques issues de la police scientifique permettent la numérisation des crânes fossiles sur lesquels les muscles sont rajoutés un à un, puis la peau, afin de redonner mouvement et expressions au visage préhistorique. Pour Homo Erectus : arcades sourcilières bombées et implantation dentaire proéminente. Pour Homo Sapiens : ornements cutanés de plus en plus raffinés, certains étant inspirés des motifs des minorités Miao et Yao. Chaque atelier nous envoie donc les vidéos d'un cobaye devant conserver son maquillage une journée entière, douche comprise ! Sur le plateau, prothèses en silicone et tatouages doivent être à toutes épreuves ; pas question de perdre du temps à d'interminables retouches. Un Pékinois est retenu. Technicien hors pair avec une âme d'artiste, Eddie est un homme délicieux, ragaillardé par cette mise à l'épreuve. Se sachant en concurrence avec mon ancien collaborateur canadien, Eddie a envie de se dépasser. Il dort trois heures par nuit et donne à l'appel d'offre une dimension nationaliste : 15-0 pour l'Empire du Milieu.

Au fil du temps, j'apprécie de plus en plus l'humanisme et le professionnalisme chinois. Ces néophytes de

la préhistoire rattrapent leur retard au point de dépasser souvent les savoir-faire occidentaux. Adaptables, bosseurs et ingénieux, les Chinois ne font aucune place à la flatterie. « Montre-moi ce que tu vaux », semblent-ils dire. Un amour du travail bien fait et une modestie dignes de l'artisan penché sur son ouvrage. Chacun fait de son mieux ; les egos s'effacent devant l'objectif commun : réussir le film. Ce qui me surprend le plus, c'est l'écoute bienveillante entre les uns et les autres. Compétence vaut respect. Personne n'ose s'arroger une fonction qui n'est pas la sienne. Les métiers restent des métiers. On ne peut en dire autant en Europe, où il suffit maintenant d'être connu pour se prétendre acteur ou réalisateur. On boit l'étiquette... En Chine, enfin, les bons moyens sont mis au bon endroit, un gain de temps considérable. J'ai à mes côtés quatre assistants – au lieu de deux habituellement – et d'excellent techniciens du cinéma qui ne comptent pas leurs heures, non par soumission mais par passion. « Passion », ce mot que l'on ose plus prononcer sur les plateaux occidentaux sous peine d'être taxés d'exploiteurs.

La langue demeurera, sinon une barrière, du moins une zone d'ombre. À coup de sourires et de hochements de tête, j'apprendrai aux Chinois à me parler franchement, à m'appeler « Jacques » et non « Monsieur le réalisateur ». J'inciterai ceux qui ne disent jamais « non » à prendre la parole. J'insisterai pour savoir si mes demandes ont été bien comprises, si elles sont réalisables.

Dans les faits, ma liberté sera totale et je fonctionnerai comme je l'ai toujours fait : à fond et au feeling, en me servant des conventions pour mieux les abolir. Comme

lorsque j'avais choisi un frère et une sœur pour jouer le couple incestueux d'Agatha de Marguerite Duras, monté au Théâtre Vidy à Lausanne.

Mais tout reste à faire. Le cœur en bandoulière, je quitte Shanghai et pars en repérages avec l'équipe restreinte fraîchement recrutée. Objectif : rester modeste mais faire un film qui touche le monde entier.